
MARTHA HALL KELLY

LE TOURNESOL
SUIT TOUJOURS
LA LUMIÈRE DU SOLEIL

ROMAN




CHARLESTON

MARTHA HALL KELLY

LE TOURNESOL SUIT TOUJOURS LA LUMIÈRE DU SOLEIL

Au printemps 1861, les États-Unis sont au bord de la guerre civile. En ces temps troubles où chacun joue sa liberté dans un pays sur le point de s'effondrer, les destins de trois femmes que tout oppose se croisent et se rejoignent.

À New York, Georgeanna Woolsey va à l'encontre de toutes les attentes de la société mondaine et s'engage comme infirmière sur les champs de bataille.

Jemma, jeune esclave d'une propriété du Maryland, se retrouve face à un choix cruel : saisir l'occasion inespérée de s'échapper ou demeurer auprès des siens.

Quant à Anne-May, qui mène d'une main de fer la plantation familiale depuis que les hommes ont rejoint les troupes confédérées, son ambition dévorante ne tarde pas à l'exposer à un sort terrible...

Un roman puissant qui célèbre la force et le courage des femmes aux heures où l'humanité montre le pire d'elle-même.

« ÉBLOUISSANT ! CE ROMAN VIBRANT ET
IMPECCABLEMENT DOCUMENTÉ BALAIE LES CHAMPS
DE BATAILLE, NEW YORK ET LES PLANTATIONS DU SUD. »

Publishers Weekly

Traduit de l'anglais par Géraldine d'Amico et Laurence Videloup

ISBN : 978-2-36812-668-4



9 782368 126684

22,50 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : © Studio Piaude

Images : © Shelley Richmond / Trevillion

Images et © Darryl Brooks / Shutterstock



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« La construction narrative de ce roman est extrêmement riche et intéressante. L'autrice a fait des travaux de recherche incroyables pour nous délivrer un texte et instructif. »

Eline, de @meslivresdepoche

« En ouvrant ce roman, on plonge dans une fresque incroyable, magnifique et inoubliable, qui donne la parole à des femmes courageuses et fortes. »

Anouk, de @anouklibrary

« Martha Hall Kelly nous plonge en pleine guerre de Sécession et aborde l'esclavagisme, sans pudeur, mais avec finesse et sensibilité. Cette lecture délivre un message puissant que nous devrions tous profondément nous approprier. »

Marta, de @leslecturesdemissm

« Un roman fascinant et fort porté par une plume magnifique qui suscite beaucoup d'émotions. »

Leah, de @leahbookaddict

« Une lecture qui marque. Les chapitres défilent et nous restons en apnée durant tout le roman pour connaître le destin des personnages. À découvrir de toute urgence. »

Marine, de @toiledemots

« L'autrice a un réel talent pour narrer les choses de façon fluide et très instructive. Un livre à conseiller en cette période de lutte. »

Carol-Ann, de @bbtiz

« C'est un gros coup de cœur, j'ai littéralement adoré ! À l'heure où le racisme est encore d'actualité, il est essentiel de lire ce roman pour ne pas oublier. »

Chloé, de @lire_encore

« Quand la littérature s'inspire de faits réels pour rendre hommage aux voix de femmes invisibilisées par l'histoire, cela donne un roman incroyable. Une histoire puissante qui nous fait vibrer du début à la fin. »

Christel, de @les__miscellanees_de_cookie

« Quelle belle et poignante lecture ! J'ai aimé la plume de l'autrice qui prend le temps de poser le cadre pour rendre l'histoire encore plus vivante. »

Clémentine, de @helynna_

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston,
rendez-vous sur la page
www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

De la même autrice :

Le lilas ne refleurit qu'après un hiver rigoureux, Pocket, 2019

Un parfum de rose et d'oubli, Pocket, 2020

Titre original : *Sunflower Sisters*

Copyright © Martha Hall Kelly, 2021

Traduit de l'anglais par Géraldine d'Amico et Laurence Videloup

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2021

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-668-4

Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication éco-responsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Martha Hall Kelly

LE TOURNESOL
SUIT TOUJOURS
LA LUMIÈRE
DU SOLEIL

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
Géraldine d'Amico et Laurence Videloup


CHARLESTON

À mon fils, Michael, qui m'a accompagnée à Gettysburg.

Et à toutes les mères dont les fils ne sont jamais revenus.

PREMIÈRE PARTIE

Mary Woolsey

Charleston, Caroline du Sud, 1859

PERSONNE N'AURAIT DEVINÉ ce que transportait le garçon aux cheveux blonds qui traversait les rues de Charleston dans sa charrette rudimentaire.

Mère, ma sœur Georgy et moi étions venues passer deux jours en Caroline du Sud à l'invitation du pasteur Cox de l'Église africaine libre. La veille au matin, nous avons fait notre tournée quotidienne dans les rues bordées de vastes demeures et de palmiers à l'atmosphère si douce et raffinée, déposant les cartes de visite en papier écru de mère – « Madame Charles Woolsey, 8 Brevoort Place, New York » – sur des plateaux en argent.

Je dois reconnaître que rien de désagréable n'attira notre attention, mais chaque visage noir croisé dans la rue ou nous accueillant si gentiment à la porte, nous

rappelait que l'esclavage était solidement implanté ici et renforçait notre résolution à poursuivre le combat.

Alors que nous rentrions à pied de la messe dominicale, le lilas des Indes embaumant l'air, une charrette arriva à notre hauteur, conduite par un garçon vêtu d'une chemise blanche propre et d'un pantalon grossier. Sa roue arrière en mauvais état cognait à chaque rotation et le ralentissait au point qu'il avançait à peine plus vite que nous.

— Nous sommes un peu perdues, cria Mère au garçon. Peux-tu nous indiquer la direction de l'hôtel Charleston ?

— C'est par là que je vais, madame. Je vous montrerai.

Son accent du Sud me le rendit sympathique. Un brave garçon, la peau laiteuse, une douzaine d'années, les cheveux jaunes étincelant au soleil. Il me fit penser à mes deux petites têtes blondes laissées à l'hôtel avec notre amie Mme Wolcott. Elles devaient guetter mon retour sur le pas de la porte. Nous avions beau nous être absentes deux heures à peine, à moi aussi elles me manquaient.

— Où habites-tu ? demanda Mère au garçon.

— Ici et là. Il tourna le visage vers le soleil. Et vous ? Vous avez l'accent de la Virginie.

Mère sourit, ravie comme toujours qu'on reconnaisse son accent d'origine.

— Tu as raison. Je suis partie enfant, mais j'ai dû en garder une trace. Maintenant, j'habite à New York. C'est le pasteur Cox de l'Église africaine qui nous a invitées ici. Tu le connais ?

— Non, madame.

Nous continuions à avancer sans autre bruit que celui de la roue cassée.

— Nous venons d'assister à une merveilleuse célébration de l'Eucharistie, reprit Mère. Avec plus de trois cents fidèles.

— Je parie qu'il y avait pas d'autres Blancs que vous, dit-il avec un sourire.

— Oui. Mais nous avons reçu un accueil très chaleureux.

— Avant, Ma me traînait à l'église tous les dimanches. Mais elle est morte maintenant.

Le garçon prit un quignon de pain dans une gamelle en fer-blanc à ses pieds, mordit dedans et glissa le reste sous la toile goudronnée.

— Tu vas à l'école ? l'interrogea Mère.

— Non, m'dame. Aucune ne voudrait de quelqu'un comme moi.

— Ça, j'en doute, dit Georgy.

Mon attention fut attirée par le plateau à l'arrière de la charrette. Je crus voir un léger mouvement sous la bâche.

— Où vas-tu ? lui demandai-je.

Il indiqua un bâtiment blanc un peu plus loin devant nous.

— Au marché. Comme tous les dimanches. Je fais ma tournée le samedi, comme ça, le lendemain ma marchandise est fraîche.

— Tes tournées où ?

— Un peu partout, madame. Les clients habituels de Pa. C'est rare que je revienne à vide.

Le garçon se dirigea vers un bâtiment blanc, avec de hautes grilles noires à l'entrée surmontée du mot MARCHÉ écrit en lettres dorées étincelantes. L'endroit était massif, un drapeau écarlate battait au vent.

Le garçon indiqua un toit plus loin.

— Votre hôtel est là-bas. Continuez encore un peu, puis tournez à droite.

— Tu nous as bien aidées, le remercia Mère.

Le garçon s'avança encore et un homme robuste à la barbe rousse ouvrit grand les battants de la grille en fer, une canne en bambou à la main.

— Eh, mon gars, s'exclama-t-il en l'abattant sur les montants en bois de la charrette, tu es censé entrer par la porte de derrière, pas par l'entrée principale, bon sang.

— Pa a besoin de moi à la maison.

Le garçon se retourna sur son siège et arracha la bâche pour révéler trois enfants noirs d'âges divers, juste vêtus de la couche en tissu la plus grossière. La plus grande, une fillette de peut-être neuf mois, s'accrocha au rebord de la carriole et se dressa sur ses jambes.

— Mon Dieu ! m'écriai-je.

L'enfant me tendit les bras dans le langage universel des tout-petits qui n'est qu'amour et bonté. Je la tirai hors de la charrette et la serrai contre moi, inspirant son odeur divine de bébé, mélange de lait, savon et innocence. Elle avait été très aimée de quelqu'un.

Deux nourrissons étaient couchés sur les planches rudimentaires, l'un d'eux ne devait avoir que quelques jours.

Le garçon tendit une feuille pliée au gardien.

— Où sont leurs mères ? demandai-je, profondément secouée. Ils n'ont même pas une couverture à se partager. Quand les a-t-on nourris pour la dernière fois ?

Le gardien lut la feuille et s'approcha de la carriole.

— Que des filles ? On attendait un garçon.

— Voyez ça avec Pa.

Le gardien se pencha sur la charrette et souleva les deux nourrissons.

— Celui-là est un avorton.

Le garçon haussa les épaules.

— Je ne fais que charger ce qu'on me dit de charger. La grande n'a pas arrêté de couiner pendant tout le chemin.

Je resserrai mon étreinte sur la fillette et elle appuya la tête contre mon épaule avec la plus grande tendresse.

Le gardien donna au garçon une liasse de billets qu'il fourra dans une poche avant de secouer les rênes pour redémarrer. L'homme fonça sur moi.

— J'ai pas de temps à perdre à parlementer avec des femmes. Donnez-moi ça.

— Pas question, monsieur, m'exclamai-je en reculant d'un pas.

— Vous venez du Nord ? Que des emmerdeuses. Vous avez cent dollars pour l'acheter ?

— Je peux vous écrire immédiatement une reconnaissance de dette.

L'homme, profitant du geste que je fis pour attraper mon sac à main, m'arracha la fillette. Elle poussa des cris déchirants, les bras tendus vers moi, mais le gardien la passa à un autre acolyte répugnant qui l'empoigna sans ménagement et l'emporta.

Il nous claqua la grille au nez quand il vit que nous tentions de la suivre.

— Les ventes sont interdites aux dames, nous cria-t-il. On ne fait pas dans la dentelle ici, pas un spectacle pour les âmes sensibles.

Sur ces mots, il s'éloigna dans la foule.

Je les regardai emporter les enfants dans une pièce hors de notre vue, une main crispée sur un barreau, l'autre devant la bouche pour retenir mon cri d'horreur. Quel être humain doué de sentiments pouvait entendre ces pleurs sans ressentir la plus vive compassion ? Quelque part, trois mères, privées de leurs précieuses fillettes, souffraient atrocement.

— Mère, nous avons passé toute la journée d'hier à rendre visite à la bonne société de Charleston. Nous devons solliciter de l'aide.

— À qui ? me demanda-t-elle sans quitter des yeux la foule qui s'assemblait. C'est une question d'argent, Mary. Ces planteurs ne renonceront jamais à l'esclavage de leur plein gré. Cela ne se fera que par l'élection d'un président qui l'imposera.

Nous ne connaissions que trop bien le concept de l'esclavage, nous avons assisté aux conférences du Dr Cheever au Cooper Institute, lu et relu *La Case de l'oncle Tom* et vu les annonces de ventes d'esclaves dans le *Charleston Courier* le matin même. Mais rien n'aurait pu nous préparer au spectacle horrifiant qui se déroulait sous nos yeux.

Nous observions le marché bondé avec une angoisse croissante. La vente commença dans une longue pièce au plafond bas ouverte sur la cour d'un bâtiment en briques, avec des fenêtres à barreaux, où se pressaient des visages noirs. La tension était palpable : ici il était question de gagner de l'argent et de faire des affaires. Un commissaire-priseur monta sur une grossière estrade en bois, battant sa botte de sa cravache en cuir. Il avait tout l'air d'un voyou avec son pantalon à carreaux, son panama minable et sa barbichette blondasse sur laquelle il tirait.

— Messieurs, êtes-vous prêts ?

Sa voix résonna contre les murs de pierres.

Des groupes d'acheteurs s'agglutinèrent autour de l'estrade, des hommes aux airs de gentlemen comme nous en rencontrions tous les jours à la table de notre hôtel, coiffés de hauts-de-forme en castor et la barbe bien taillée. La plupart avaient un cigare dans une main, le catalogue présentant le stock d'êtres humains du jour dans l'autre.

Ceux-ci se tenaient le dos au mur, leurs visages formant un vaste nuancier, et ils étaient soumis à des examens brutaux. Des groupes de mères et d'enfants se serraient près de nous. Les femmes étaient vêtues de robes en calicot en bon état, tabliers blancs propres, et coiffées de foulards, leurs petits étaient tête nue.

Nous nous tordions le cou pour voir ce qui se passait dans la pièce du fond où des hommes interrogeaient des femmes, leur ouvraient la bouche, soulevaient leurs jupes et révélaient leurs parties les plus intimes.

— J'ai assisté à une vente comme celle-ci à Richmond quand j'étais petite. De nombreux maîtres vendent leurs propres enfants conçus avec des esclaves.

— Et nous sommes au XIX^e siècle ! s'exclama Georgy.

— Ce soir, pas un bateau à vapeur, pas un train ne quittera cette ville cruelle sans emporter sa triste cargaison de malheureux.

— Nous ne devons pas nous montrer complaisantes et accepter cela simplement parce que c'est la norme, insista Georgy en prenant le bras de Mère. Mme Wolcott connaît le maire. Nous devons lui parler.

— Tu peux être sûre que le maire achète et vend ses esclaves dans ce marché, lui répondit Mère, les yeux rivés sur le commissaire-priseur. Tout ceci est parfaitement légal. Nos exhortations à libérer ces pauvres gens tomberont dans l'oreille de sourds et n'aurons d'autre effet que notre expulsion.

— Il nous faut faire quelque chose maintenant, tout de suite, implorai-je. Sinon nous ne faisons que cautionner cette vente.

— Je suis d'accord, Mary, dit Georgy. Mais le plus discrètement possible si nous voulons que ça serve à quoi que ce soit.

Le gardien poussa trois enfants sur l'estrade. La fille, un peu plus âgée, se tenait avec grâce et élégance, les cheveux enveloppés dans le même tissu blanc que les autres femmes. Elle contemplant la foule avec circonspection, un bras protecteur autour des épaules de chaque garçon. Eux avaient les yeux écarquillés, trop jeunes pour dissimuler leur terreur.

Le commissaire-priseur les présenta, bras tendu, paume ouverte.

— Deux garçons – Scipio, dix ans, Clarence, douze et une fille, Sukey, quatorze ans. Une bonne domestique, au comportement irréprochable. Les garçons feront sûrement d'excellents ouvriers agricoles.

Une femme se tenait juste de l'autre côté de la grille, un nourrisson dans les bras, un petit accroché à ses jupes. Elle baissa la tête et se mit à pleurer.

— Vous connaissez ces enfants ? lui demanda Mère à voix basse.

La femme s'essuya les yeux, lança un regard furtif vers l'estrade avant de se tourner vers Mère.

— Tous à moi, murmura-t-elle. Là, madame, ce sont mes enfants qu'on vend.

Mère serra son châle sur ses épaules.

— Mon Dieu !

— Ce sont mes deux garçons et ma fille, Sukey. Elle n'est pas de mon sang, mais je l'ai élevée. Une brave fille. Ces garçons l'adorent.

La femme agrippa son bébé plus étroitement et regarda tout autour d'elle.

— Vous pouvez nous parler, madame, n'ayez crainte, reprit Mère.

— Je sais bien que je ne pourrai pas garder tous mes enfants, mais je ne veux juste pas qu'ils vendent mes deux petits. Ils sont trop jeunes pour être privés de maman.

— Et votre mari ? demandai-je.

— Vendu. Il y a des mois.

— Où ça ? demanda Mère.

— Je ne sais pas, madame. C'est dur d'avoir perdu mon homme. Mais qu'est-ce que je peux faire ? J'ai le cœur brisé, c'est tout.

Les acheteurs s'agglutinaient sur l'estrade autour de Sukey et des garçons.

— Enlevez-lui sa robe, cria l'un d'eux.

— Fallait l'examiner avant, répondit le commissaire-priseur. Vous connaissez les règles.

Il découvrit les épaules de la fille d'un geste violent et l'attrapa par le menton.

— Souris, ma fille.

Sukey s'y efforça.

— Et regardez-moi ces fossettes. Elle pourrait faire une jolie petite pute un jour.

Il releva le bas de sa jupe pour montrer ses chevilles et ses jambes, mais Sukey ne le laissa pas faire.

— Qu'est-ce qu'elle a aux yeux ? lança un des acquéreurs.

— Elle pleure, c'est tout, répondit le commissaire-priseur. Mais elle est en bonne santé.

— Vendez la fille séparément, proposa un homme. Je vous en donne six cents dollars.

— Vendue ! hurla le commissaire-priseur.

Les deux petits garçons s'accrochèrent à la taille de Sukey, mais le commissaire-priseur les tira en arrière. Les garçonnetts pleuraient et le frappaient de leurs poings.

À travers la grille, Georgy passa la carte de visite de Mère à la femme avec cachée derrière, une pièce en or de vingt dollars représentant la Liberté sous les traits d'une femme noire.

— Vite. Prenez ça.

— Oh, non, mademoiselle.

Georgy insista, fit glisser la carte le long des barreaux.

— Là. Personne ne verra. Ce n'est pas grand-chose mais c'est tout ce que nous avons sur nous. Si vous arrivez un jour à New York, venez à cette adresse et on vous aidera.

La femme regarda autour d'elle avant de fourrer la carte et la pièce au fond de la poche de son tablier.

— Merci, mademoiselle. C'est très gentil. Je la garderai cachée.

Le gardien s'approcha et poussa la femme, son bébé dans les bras, et son jeune fils vers l'estrade.

— Je m'appelle Alice, nous lança-t-elle en se retournant tandis qu'il la pressait plus durement pour lui faire monter les marches.

— J'ignore si elle sera jamais libre et pourra trouver Brevoort Place, dit Mère.

— Au moins, c'est quelque chose, dis-je.

Alice monta lentement les marches avec ses deux enfants et les serra contre elle.

Le commissaire-priseur fit son petit laïus habituel et suggéra des prix séparés pour Alice et ses enfants. Le marteau tomba presque aussitôt.

— Vendus, cria-t-il. Cent dollars pour James et le bébé, Anthony. Pour Alice, neuf cents dollars.

Celle-ci tomba à genoux devant le commissaire-priseur, l'implorant de la laisser garder ses enfants.

Mère se détourna, folle de rage, et s'élança vers notre hôtel dans Chalmers Street. Nous la suivîmes encore profondément choquées par la détresse de ces malheureux qui avaient été vendus sous nos yeux. Les hurlements éperdus d'Alice, sa bouleversante douleur, résonnaient encore en nous.

J'avais déjà vu cette expression chez Mère, après la mort de Père, quand elle s'était retrouvée seule avec huit enfants à élever. Nous pleurions encore lorsqu'elle nous avait tous fait déménager à New York, une ville qui nous était inconnue.

Cette expression disait ceci : *Cette situation est intolérable. Nous la changerons quitte à laisser nos vies dans ce combat.*

2

Georgy

Brevoort Place, New York, avril 1861

O NCLE EDWARD ME DÉPOSA au New York Hospital, un bâtiment massif en forme de pièce montée, oasis de calme après la folle agitation de Broadway. Les citoyens électrisés à la perspective de la guerre imminente avaient à peine laissé passer notre fiacre.

Quelques heures plus tôt, la journée avait débuté comme n'importe quelle autre. C'était l'heure du petit déjeuner dans notre maison de trois étages à la façade de grès rouge, 8 Brevoort Place, dans l'East Side de Manhattan. J'étais debout dans la salle à manger le temps que ma sœur Jane répare l'ourlet défait de ma nouvelle robe en soie noire à peine rehaussée de blanc.

Mère, assise à table à sa place, la plus proche de la cheminée, en robe d'intérieur, indiquait à l'une de nos deux domestiques, Margaret, où déposer les plats chauds. Celle-ci portait la coiffe et le tablier blancs réglementaires. Seules trois de mes six sœurs, Abby, Jane et Carry, étaient réunies ce jour-là. Mary et Hatty étaient en voyage et Eliza dans sa résidence à la campagne.

Abby, l'aînée, assise à côté de Mère, était plongée dans sa correspondance.

Jane, sa cadette immédiate, accroupie à mes pieds, se concentrait sur mon ourlet défectueux, sa boîte à couture noire ornée de fleurs de nacre grande ouverte à côté d'elle sur le tapis, tout un attirail d'aiguilles et de fils d'au moins dix nuances de blanc dignes d'un chirurgien.

Je lissai ses cheveux blond vénitien qui ondulaient sur ses épaules et rappelaient toujours la Vénus de Botticelli.

— Dépêche-toi, Jane.

Elle tira sur ma jupe.

— Ne bouge pas, Georgy, ou je risque de te piquer.

Notre benjamine, Carry, vingt-deux ans, assise de l'autre côté de Mère, donnait des morceaux de beignet à Pico, notre petit chien blanc.

— Cette robe plaira à Frank Bacon, déclara-t-elle.

D'une chiquenaude, je délogeai une poussière invisible sur ma jupe.

— Frank Bacon ne m'intéresse pas le moins du monde.

Abby leva les yeux de sa lettre.

— Tu rejettes un prétendant parfait. Pense à celles qui n'en ont pas.

— Tu n'as qu'à l'épouser, toi !

Le rouge monta aux joues d'Abby et je regrettai aussitôt ces mots. À trente-trois ans, Abigail avait depuis longtemps cessé d'attendre que notre cher cousin Theodore

Winthrop la demande en mariage, et à trente et un ans, Jane n'avait plus non plus le moindre espoir. Tous ceux qui l'avaient courtisée étaient désormais mariés à d'autres ou entrés à l'armée pour se préparer au combat ou encore partis en Europe. Il semblait évident qu'elles ne se marieraient jamais.

— Il ne continuera pas éternellement à venir, marmonna Abby.

— Maintenant qu'il s'est taillé la barbe si court, il ressemble à un roi italien, répliquai-je.

La sonnette d'entrée retentit et notre dévouée Margaret se précipita, les rubans de sa coiffe au vent, nous laissant figées comme des biches effarouchées à l'idée d'une telle violation de notre intimité de si bon matin.

— À cette heure ? demanda Mère.

Quelques secondes plus tard, oncle Edward entra à grands pas, le *New York Tribune* plié dans une main. Toujours bienvenu, c'était un homme bien dont le nom ne suscitait que des éloges chez tous ceux qui le connaissaient, ses deux seuls défauts : un peu de vanité et une tendance aux commérages. Il nous rappelait notre père, radieux comme lui, ses yeux bleus honnêtes pleins de générosité et d'amour, le même style de vêtements : des vestes de qualité et des pantalons bien coupés qui mettaient en valeur ses mollets rebondis.

Mère le salua de la tête.

— Oh, Edward, c'est vous. Asseyez-vous.

— Je vais à mon club et ne peux pas rester longtemps. Quelles nouvelles ! C'est la pagaille dehors. Comment faites-vous pour être aussi calmes ?

— Prenez une tasse de thé. Jane a trouvé du sucre récolté à Haïti sans avoir recours à la cruauté de l'esclavage.

— Vous avez sûrement entendu ? demanda-t-il en nous regardant l'une après l'autre.

Carry se pencha en avant, le ruban dans ses cheveux menaçant de finir dans le sirop de ses crêpes.

— Entendu quoi, mon oncle ?

— Je sais que vous suivez de près les événements en Caroline du Sud...

— Oui, dit Abby.

— Des rapports venus de Charleston donnent la profonde impression...

— Mon oncle, je vous en prie, implora Abby.

— ... d'un assaut contre Fort Sumter.

— Nous sommes en guerre ! s'écria Carry en se levant d'un bond comme si une mouche l'avait piquée.

— Les Confédérés ont tiré le premier coup à quatre heures et demie, avant l'aube, sur le drapeau national. Le major Anderson quitte l'île. Les citoyens de Charleston sont montés sur leurs toits pour acclamer son retrait.

Jane fit un nœud avec le fil et jeta bruyamment ses petits ciseaux dans sa boîte à couture.

— Donc le Sud fait vraiment sécession. C'est si affligeant.

— Quels États restent dans l'Union ? demanda Mère.

— Tous ceux du Nord ont envoyé des messages au président Lincoln pour proposer de l'argent et des hommes. Le Maryland et le Kentucky ne se sont pas encore déclarés.

— Margaret, ordonna Mère en se levant, descendez la table en acajou de ma chambre. Et la presse à charpie. Nous l'installerons dans le salon. Il y aura grand besoin de bandages.

— Où est votre fils ? demanda oncle Edward déjà dans le hall, au pied de l'escalier qui menait aux chambres. Encore au lit à cette heure ?

— Que voulez-vous à Charley ? s'interposa Mère.

— Eh bien, il voudra peut-être s'engager. Un centre vient d'ouvrir sur Broadway. Je suis sûr que les frères Winthrop iront.

— Ses cousins sont des adultes, Edward. Charley n'a que vingt et un ans. Vous voulez pousser le fils unique de votre pauvre frère à se battre ?

oncle Edward jeta le journal sur la table, Carry s'en empara et lut :

— Des appels ont été lancés toute la semaine, on a besoin d'infirmières en cas de guerre. Ils recrutent ce matin à l'hôpital.

— Des infirmières ? Je n'ai jamais entendu...

— Nous sommes en *guerre*, Mère, interrompit Abby.

— J'y vais, annonçai-je en me tournant vers oncle Edward.

— Mon Dieu, Georgy, s'exclama Abby, en laissant tomber sa plume. Toi, infirmière ? Un travail qu'on fait faire à des prisonnières. Dix jours derrière les barreaux et hop, envoyées à Bellevue.

— Cela n'a rien à voir. Le Dr Elizabeth Blackwell est impliquée. J'ai lu toute la semaine les annonces dans le journal. Il s'agit de former une brigade d'infirmières.

— Tu racontes n'importe quoi, dit Jane.

Je saisis mes gants sur le manteau de la cheminée, les yeux baissés pour ne pas voir l'éventail en ivoire, ouvert comme une queue de paon, que mère avait exposé dans une vitrine. Un cadeau pour nous remercier, Père et moi, de nos actions ce jour-là sur la plage.

— Ce sera tout à fait convenable, poursuivis-je en m'adressant à Carry. Supervisé par un comité de médecins estimés. Et essayez donc de m'en empêcher, vous n'êtes même pas habillées !